

# Etudes récentes sur l'U.R.S.S.

par Léo MOULIN,  
Professeur au Collège d'Europe, Bruges.

★

Pareille au fleuve du Poète, la littérature consacrée au phénomène soviétique « s'écoule et ne tarit pas ». Elle s'accroît au contraire et il est désormais impossible d'en contrôler le flux. Je veux dire : lire l'essentiel de ce qui paraît dans ce secteur. La soviétologie est désormais une discipline de spécialistes, aussi éloignée des improvisations des journaux que des discours des politiques. Malheureusement, ce n'est pas elle qui dicte ni même inspire les décisions du monde atlantique. Une fois de plus, l'expert est coupé de tout contact, que ce soit avec l'opinion publique ou avec les détenteurs du pouvoir. Il ne reste donc au politologue que l'amer et subtil plaisir de lire des ouvrages, le plus souvent de valeur, qui traitent du seul problème de notre siècle, de celui en tout cas qui conditionne tous les autres, et qui cependant n'ont aucune chance (ou bien peu) d'exercer une influence, si minime soit-elle, sur la conduite des hommes d'aujourd'hui.

\*  
\*\*

Il est impossible de faire le compte rendu de l'ouvrage collectif que vient de publier le Centre de Recherches sur l'U.R.S.S. et les pays de l'Est, de la faculté de droit de Strasbourg (1) : 700 pages hautes et massives, 25 articles consacrés aux différents aspects de la vie constitutionnelle, de la vie administrative, économique et culturelle, en U.R.S.S., et à la politique extérieure de l'Union Soviétique ; une vaste et riche documentation comprenant constitutions, statuts du parti communiste, programme du parti (en 1919), textes législatifs et projets de loi ; une bibliographie, etc. On en est réduit à signaler cet effort imposant qui embrasse la plupart des aspects de la vie soviétique.

L'initiative et la réalisation d'une œuvre aussi vaste sont dues au professeur M. Mouskely, dont

nos lecteurs pourront apprécier la compétence et la parfaite objectivité en lisant le bel article que publie la présente livraison de *Res Publica* (2). Celui-ci s'est entouré d'une pléiade de collaborateurs « occidentaux », R. Schlesinger, Z. Jedryka, G. Langrod, A. Inkeles, H. Chambre, P. Naville, F. Fetjö, soviétiques, N.P. Farberov, D.A. Keri-nov, etc. et polonais. A. Lopatka, H. Groszyk, publiés côte à côte, dans un esprit sinon d'entente ou de mutuelle compréhension, tant s'en faut, du moins de relative et neuve tolérance.

En fait, à lire ces articles solides et par moments touffus, on n'a pas l'impression qu'ils marquent l'annonce d'un rapprochement, si minime soit-il, des points de vue.

Le dialogue de sourds se poursuit. Les soviétiques n'invoquent que Lénine, Khrouchtchev ou Gomulka, ignorent (ou, en tout cas, ne citent jamais) les auteurs non soviétiques, et développent, comme d'habitude, les thèses les plus orthodoxes du « marxisme-léninisme » : « L'état socialiste, loin de s'affaiblir, se renforce et s'affermir » ? Thèse conforme, on s'en doute, aux prévisions de Marx et de Lénine. « Les décisions et les directives du parti (communiste) président (...) à l'activité de tous les organes de l'Etat » ? Mais, de toute évidence, c'est par simple autorité morale et politique, et non par contrainte. « Les revenus réels des ouvriers soviétiques (...) se sont accrus en 1959 de 5,7 fois par rapport à 1913 ». Bien sûr, il ne pourrait en être autrement. (En fait pour J. Chapman, N. Iasny, P. Wiles, L. Laurat, qui sont parmi les experts « occidentaux » les plus autorisés en la

(1) L'U.R.S.S. Droit, Economie, Sociologie, Politique, Culture. Editions Sirey, Paris, 1962, t. I.

(2) Le professeur M. Mouskely a également publié, en collaboration avec Z. Jedryka, *Le gouvernement de l'U.R.S.S.*, Bibliothèque de Science Politique, P.U.F., Paris, 1961, à tous égards remarquable et digne d'attention.

matière, le niveau des salaires de 1959 ne se situe pas beaucoup plus haut que celui de 1928, et peut être est même inférieur à celui de 1913). « De larges masses laborieuses prennent une part de plus en plus active à la direction de la production ». « Le principe du centralisme démocratique est devenu l'idée directrice des modifications de la vie économique », etc. etc.

Somme toute, les thèmes que la presse nous a rendu familiers, développés dans l'esprit de l'orthodoxie du jour la plus rigoureuse.

Il n'en va pas de même du côté des « occidentaux » : ceux-ci connaissent le plus souvent le russe, et toujours les classiques du marxisme-léninisme — leur bibliographie l'atteste à suffisance —, observent les réalités du monde communiste, en général avec sympathie, et toujours avec la plus parfaite objectivité, et soulignent volontiers les aspects positifs de l'évolution que subit actuellement la société soviétique. Ni G. Langrod, ni H. Chambre, ni Z. Jedryka, ni B. Kerblay — pour ne citer que ceux-là — ne sont des « anti-communistes systématiques », bien au contraire. C'est pourquoi leurs conclusions sont prudentes, variées, nuancées, disponibles, « ouvertes » à toutes les révisions qui s'imposent. On ne pourrait en dire autant de celles que formulent leurs collègues soviétiques. De ce point de vue, ce premier contact ne s'avère donc pas très fécond. Sans doute, parce qu'il n'y a pas eu de contact, la volonté de comprendre l'autre étant restée unilatérale. Mais l'expérience méritait d'être tentée et se poursuivra. Et il faut féliciter le professeur Mouskely et sa très brillante équipe du Centre de l'avoir entreprise et finalement menée à bien. Il y a, dans le gros volume qu'ils ont publié, une richesse et une nouveauté de perspectives qui font bien augurer des ouvrages qui suivront.

\*  
\*\*

« La Révolution, écrivait Léon Trotsky, en 1937, en parlant du mouvement qui, selon lui, renverserait un jour, tôt ou tard, la bureaucratie stalinienne, la Révolution ouvrira toutes les armoires secrètes, revisera tous les procès, réhabilitera les calomnies, dressera des monuments aux victimes, vouera une malédiction éternelle aux bourreaux... » La Révolution mise à part, c'est à quoi nous assistons. Le procès des procès de Moscou est entamé. La révision est engagée. Et c'est M. Khrouchtchev lui-

même qui, sans oser dire déjà le nom des victimes du stalinisme, propose de dresser un monument à leur mémoire injustement bafouée. Parmi elles, on rangera sans aucun doute Zinoviev. Non que l'homme ait été fort sympathique. « Il avait introduit, contre Trotsky, écrit M.G. Rosenthal (3), les procédés de lutte intérieure que Staline devait, par la suite, développer contre tous ses adversaires et contre Zinoviev lui-même » (p. 32). Il capitula devant Staline plus que tout autre (p. 41). Il ne sut pas mourir, lui qui avait fait périr des milliers d'hommes (p. 161-162). Au pouvoir, il s'était révélé dur et sarcastique. Mais il a été victime d'une monstrueuse iniquité et c'est à ce titre que G. Rosenthal, qui, avec David Dallin, Boris Souvarine, Bertram Wolfe, et quelques autres, fait partie de la « Commission internationale pour la révision des procès de Moscou » (4), fondée à l'initiative de David Rousset, a entrepris de constituer ce dossier accablant. Il rappellera à ceux de nos lecteurs qui ont vécu les années 30 l'impression d'absolu dépaysement que leur laissaient alors les confessions publiques des accusés. M. Khrouchtchev a beau avoir expliqué, en octobre 61 notamment, comment pareils aveux étaient arrachés ; on n'en garde pas moins l'impression, aujourd'hui encore, que bon nombre des techniques du « lavage de cerveaux » utilisées par les Chinois et par les Russes nous sont restées inconnues. Le plus extraordinaire sans doute, c'est qu'à l'époque il se trouva des hommes qui n'étaient pas communistes, pour défendre le bien-fondé, la légitimité, la régularité de ces procès de sorcellerie. La nature humaine est décidément bien impressionnable.

\*  
\*\*

Il y a quelque chose d'émouvant dans la longue fidélité que Pierre Naville a vouée à Trotsky : les quelque 200 pages, alertes, chaudes, intelligentes qu'il vient de lui consacrer (5), l'attestent à suffisance. L'homme devait être extraordinaire à en juger par son œuvre et par la trace qu'il a laissée dans le cœur de ceux qui l'ont approché : Victor-

(3) Mémoire pour la réhabilitation de Zinoviev (L'Affaire Kirov), Paris, Julliard, 1962.

(4) A ne pas confondre, semble-t-il, avec la « Commission pour la vérité sur les crimes de Staline », qui a publié, en mai 1962, un bulletin d'information, et qui compte des hommes tels que Fr. Bondy, P. Naville, M. Collinet, J. Cassou, Fr. Fetjô, J. Gorkin, A. Philip, G. Rosenthal, A. Rosmer, D. Rousset, M. Sperber, G. Tillion, etc.

(5) Trotsky vivant, Paris, Julliard, 1962.

Serge m'en a souvent parlé en des termes qui ne trompent pas. Naville à son tour, nous dit ce qu'il fut, en procédant par petites esquisses : « Première rencontre », « Traits et portraits », « Caractère de Léon Trotsky », etc. Le chef et l'organisateur de l'insurrection d'Octobre 17, l'écrivain, l'agitateur, le proscrit y apparaissent au naturel, dominant de toute leur stature l'époque et la Révolution, Lénine excepté ». « On n'a pas si fréquemment la chance de rencontrer un homme qui soit la mesure de toutes choses », écrit P. Naville, pour expliquer son dessein. Et c'est vrai. « Combien d'hommes ont amené à ce point de perfection le double héritage d'une œuvre dans l'action et dans les lettres ? » ajoute-t-il. Et c'est également vrai.

Pourtant, Trotsky a été vaincu, et comme peu d'hommes l'ont été. Il a passé les longues années de son exil à expliquer pourquoi et comment (Naville cite p. 122 une lettre de lui, datée de 1938, qui illustre fort bien sa façon de traiter le problème), sans avoir jamais réussi, me semble-t-il, à déceler les véritables raisons de son échec. Il écrit : « Chacun de ces groupes (les girondins, les dantonistes, les robespierristes qui fournissent le canevas de sa réflexion) a épuisé à un moment donné ses possibilités politiques et ne pouvait plus avancer contre la réalité puissante : conditions économiques intérieures, pression internationale, nouveaux courants qui en étaient la conséquence dans les masses, etc. » Bien entendu, Trotsky pense ici à lui-même. S'il a été vaincu c'est par le verdict de l'histoire.

Il ne se demande pas si, et dans quelle mesure, sa propre action n'a pas contribué à créer « les conditions économiques intérieures » et « la pression internationale » qui devaient aboutir à sa défaite. Il ne voit pas que le parti de Lénine étant au départ ce qu'il était, ne pouvait déboucher que dans la dictature bureaucratique du secrétariat. Il ne comprend pas que l'arrogante dureté intellectuelle, politique et policière dont il a fait preuve à l'égard de ses adversaires, automatiquement baptisés « ennemis de classe » socialistes de gauche, menchévicks, bundistes, etc. devait se retourner tôt ou tard contre lui. C'est sur le sort des marins de Cronstadt — la question qui troublait particulièrement Victor-Serge — qu'il aurait dû méditer, plus que sur le sien — et il ne l'a pas fait. Il aurait peut-être fini par comprendre combien sa propre conception de l'action révolutionnaire, du

parti, de la société et de l'histoire scellait d'avance son destin.

Qu'on le veuille ou non, le stalinisme est la conséquence directe des postulats léniniens : la très belle revue doctrinale *Preuves* que publie à Bruxelles l'Institut Imre Nagy de sciences politiques, vient encore d'en fournir la preuve (6). Et, au départ, sur ce point Trotsky était d'accord à 100 % avec Lénine.

C'est pourquoi Trotsky au pouvoir et conservant pendant trente ans les rênes du gouvernement n'aurait guère différé du vieux tyran géorgien. Qui sait si son arrogance doctrinale ne l'aurait pas amené à poursuivre une politique encore plus sanglante ? « Le pouvoir corrompt ; le pouvoir absolu corrompt absolument », disait Lord Acton. Trotsky, maître de toutes les Russies, aurait, selon toutes vraisemblances, prouvé une fois de plus la vérité de cet adage.

\*  
\*\*

Sur le plan humain, l'aventure de Milovan Djilas est émouvante (7). Cet homme, de très haute qualité morale, intelligent, droit, bon observateur, militant communiste impeccable, l'un des principaux dirigeants yougoslaves, a accepté de payer cher le droit de penser librement dans un État communiste. De sang-froid, calmement. Libéré sur parole en janvier 1961, il a écrit ses *conversations avec Staline*, et le 15 mai 1962, il était arrêté « pour divulgation de secrets officiels ». Il vient d'être condamné à cinq ans de détention. Avec ses peines antérieures, il devra passer près de dix ans en prison.

Sur le plan de l'évolution doctrinale, l'œuvre rejoint la désormais longue série des ouvrages que les communistes déçus — de Ciliga à Victor-Serge, de Dwight Mac Donald à Arthur Koestler, du Campesino à Fougeyrollas, pour ne citer que ces quelques exemples parmi bien d'autres — ont consacrés à leur drame. De ce point de vue, elle n'est ni tragique, ni instructive, ni même exemplative. En décrivant les étapes de son désenchantement — Enthousiasme, Doutes, Désillusions — Djilas ne fait que suivre la voie de ses prédécesseurs.

(6) Dans un numéro remarquable (2-3, 1962), tout entier consacré aux problèmes du stalinisme et de la déstalinisation. Articles de P. Nenni, P. Fougeyrollas, W. Léonhard, Kl. Mehnert, K. Papaioannou, etc. (467, avenue Brugmann, Bruxelles 18).

(7) *Conversations avec Staline*. Paris, Gallimard, 1962.

Pour l'observateur occidental, le problème est de comprendre comment un homme de cette haute qualité morale pouvait encore en 1942 nourrir autant d'illusions. Il écrit (p. 67), parlant de Staline : « Il était l'incarnation même d'une idée, une idée de pureté aux yeux des communistes, une idée infaillible et sans tâche ». Les Procès des années 30 ? Justifiés, puisqu'il s'agissait de mettre à la raison « des espions et des naufrageurs... des ennemis de classe... » Les Purges de la Iéjovtchina ? Des « faits exagérés ou insignifiants » (p. 68). Nourrit-il quelque doute sur la conduite de Staline ? Il s'impute à péché cette « mauvaise pensée ». Aucun séminariste, je crois, ne parlerait aujourd'hui de son supérieur (ni même du Pape) dans les termes émus qui sont ceux de Djilas parlant de Staline : « Avec une affection teintée de tristesse, j'évoquai un Staline âgé sous les traits du vieux petit père, qui, toute sa vie avait veillé et veillait encore, au succès et au bonheur de toute la race communiste » (p. 162). Les passages de ce genre se retrouvent presque à chaque page.

Cet aspect religieux, sacré, « sacralisé » du communisme (8) étonne ceux qui ne sont guère enclins à consommer « l'opium des intellectuels » (9), mais il explique qu'un Djilas ait pu écrire (p. 69) : « Dans le communisme... il importe plus de savoir comment l'essentiel est accompli, que de se demander par qui », sans voir que la seule question importante est de savoir par quels moyens l'essentiel sera accompli.

Pour le reste, le « désenchantement » ( au sens propre du terme) ressenti par Djilas est assez violent pour ne lui laisser aucune illusion quant à la réalité de la « déstalinisation » khrouchtchéviennne. Il écrit fort justement (p. 207) : « La sombre présence de Staline (...) malgré les malédictions dont son nom est l'objet aujourd'hui, est encore vivante dans les fondations sociales et spirituelles de la collectivité soviétique... en dépit de ses réussites techniques gigantesques et peut-être en grande partie à cause d'elles, (la société soviétique) (...) est toujours emprisonnée dans ses structures (...) staliniennes et dogmatiques ».

C'est là, pour tout observateur quelque peu averti des réalités soviétiques, une opinion autrement lucide que celle qu'expose M. V. Leduc, dans *la Coexistence Pacifique* (10) ou par M. Ed. Karelj, dans *le Socialisme et la Guerre* (11). Oeuvres que liront avec beaucoup d'intérêt tous ceux que

divertissent les querelles des théologiens de la dialectique ; mais qu'une étroite orthodoxie gênent aux entournures, au point de stériliser grandement le fruit de leurs subtils efforts.

\*  
\*\*

La bonne volonté extrême de M. G. Kennan (12) aboutit, par un tout autre chemin, aux mêmes illusions coexistentielles. Encore qu'elles se soient quelque peu nuancées, ces derniers mois, — depuis les entretiens de Rheinfelden (13) — elles n'en risquent pas moins, en raison de la haute qualité sociale de leur auteur, de faire quelque dégât.

\*  
\*\*

Bien qu'il ne soit pas dans l'usage de parler d'un ouvrage paru il y aura bientôt 30 ans (en 1935), ce qui précède m'incite à rappeler l'œuvre de Boris Souvarine, *Staline, Aperçu historique du bolchévisme* (14).

Je viens de la relire : on n'a rien fait de plus solide, de plus intelligent, de plus lucide, de plus perspicace. Souvarine avait tout mis en œuvre pour analyser, de quelle façon impitoyable, et pour démystifier le mythe de Staline : sa connaissance totale et sans faille des œuvres et des hommes, sa redoutable perspicacité naturelle, son ironie cinglante, son engagement. Il a tout vu, tout décelé, tout prévu (15). Les discours prononcés par

(8) Sans le vouloir la description du XX<sup>e</sup> Congrès (1956), que donne le correspondant de l'*Unité* à Moscou, G. Boffa, *Le grand tournant*, Paris, 1960, atteste ce caractère religieux et sacré du communisme moderne. Les mots « idole » et « sacrilège » alternent sous la plume du chroniqueur (voir p. 51 et suivantes). Tous les paganismes débouchent dans les mysticismes orientaux : notre siècle ne fait pas exception. Pour avoir chanté : « Il n'est pas de Sauveur Suprême, ni Dieu, ni César, ni Tribun », il a adoré dix Césars, de carnaval ou de *Gotterdämmerung*, et vénéré dix Pères des Peuples.

(9) R. Aron, Paris, Calmann-Lévy, *Liberté de l'Esprit* (1955).  
(10) Paris, Julliard, 1962.

(11) Paris, Julliard, *Les Temps Modernes* (1962).

(12) *La Russie soviétique et l'Occident, Quarante années d'histoire*. Paris, Calmann-Lévy, 1962, pp. 354-357.

(13) Calmann-Lévy, *Liberté de l'Esprit* (1960).

(14) Paris, Plon. Nouvelle édition, complétée d'un chapitre inédit et d'un Index (1940).

(15) B. Souvarine dirige à l'heure actuelle avec une maîtrise sans égale *Le Contrat Social, Revue historique et critique* des faits et des idées, publiée par l'Institut d'Histoire sociale de Paris (165, rue de l'Université, Paris 7<sup>e</sup>) qui, sur le plan de l'interprétation des phénomènes marxistes, communistes et soviétiques, est sans conteste la meilleure revue du monde. L'équipe composée de P. Barton, M. Collinet, K. Papadoannou, Y. Lévy, L. Emery, E. Délimars, A. Patri, etc. est une des plus prestigieuses qui soient.

M. Khrouchtchev en 1956 et en 1961 n'ont pu que confirmer ses vues, tout en restant encore fort en deçà de la réalité entr'aperçue par Souvarine. Moralité : on peut faire œuvre d'historien, eût-on le nez sur l'événement. Mais il y faut des qualités peu communes (16).

\*  
\*\*

« Comment des organisations de renseignements et de contre-espionnage peuvent-elles exister et être efficaces à l'intérieur d'un cadre démocratique ? » se demande Sanche de Gramont, l'auteur de l'ouvrage le plus sérieux sans doute (17) qui ait été écrit depuis longtemps sur « la guerre secrète » des services secrets (18). C'est ce point de vue qui intéresse spécialement le politicologue. Les méthodes légales sont souvent archaïques quand il s'agit de combattre un adversaire qui pratique « l'espionnage total » (p. 9). « La nécessité d'un procès public (...) fait hésiter le Gouvernement à engager des poursuites parce qu'il sera obligé d'authentifier officiellement des informations confidentielles » (p. 21). « Les lois existantes ne sont pas applicables au genre de délits commis en période de guerre froide » (p. 22). « L'immunité diplomatique est un obstacle aux recherches et au châtement », « La prescription empêche souvent les poursuites » (idem).

L'auteur conclut : « Le FBI accomplit toute sorte de choses indignes de gentlemen... mais il s'efforce de faire tout cela en gentlemen ». C'est un problème vieux comme le monde. Autre problème politique : comment éviter que les services de renseignements n'influencent les décisions des gouvernements ? « Le C.I.A. joue en fait, écrit Sanche de Gramont (p. 30), en politique un rôle aussi direct que le Département d'Etat ». Tout le reste du livre (plus de 600 pages) qui conte par le menu les histoires les plus sensationnelles de l'espionnage moderne — l'U-2, Rudolf Abel, Burgess et Maclean, etc. — est du même intérêt. Livre inquiétant, traité avec le plus grand sérieux, sans aucune recherche de sensationnel, livre d'histoire et de science politique, sans romanesque aucun et plus passionnant qu'un roman.

\*  
\*\*

Bien que l'ouvrage de Naum Iasny, *Soviet Industrialization 1928-1952* (19), intéresse plus di-

rectement les économistes que les politicologues, je me permets de le signaler à l'attention des lecteurs de *Res Publica*. C'est un chef d'œuvre. L'évolution économique de l'U.R.S.S. y est, pour la première fois, analysée « en dehors de la fiction des plans quinquennaux » (20). Une documentation impeccable, infinie, diverse, une longue fréquentation du sujet, une connaissance intime de la vie et des problèmes russes et soviétiques, une intelligence aiguë de ce qu'il faut bien appeler, faute de mieux, le « marxisme-léninisme », font de cet ouvrage magistral l'apport le plus considérable qui ait été fait à la soviétologie depuis vingt ans et plus.

\*  
\*\*

J'en dirai autant du magistral ouvrage que l'économiste américain Abram Bergson consacre au revenu national réel de l'U.R.S.S. depuis 1928 (21) : plus de 400 pages d'analyses critiques, de réajustements, d'estimations que rendent nécessaire les défauts et les déficiences des statistiques soviétiques. Finalement il apparaît qu'il est bien difficile de juger objectivement les résultats des politiques de planification puisque le seul exemple concret qui existe n'est pas concluant. Les pages 259 à 285 sont consacrées à une analyse approfondie des taux de croissance économique de l'U.R.S.S. et des E.U.A. Un ouvrage d'une solidité irréfragable.

\*  
\*\*

Journalistique, rapide, d'une lecture aisée, le livre de R. Bordaz, *La Nouvelle Economie Soviétique*

---

(16) Je ne connais qu'un autre exemple de « lucidité engagée » comparable : celle d'A. Rossi, publiant, en 1938, *La Naissance du Fascisme. L'Italie de 1918 à 1922*. Paris, Gallimard, œuvre à ce point objective et perspicace qu'elle a pu être publiée en italien, par son auteur, sous son nom véritable d'A. Tasca, sous le titre *Nascita e Avvento del Fascismo*, Florence, en 1950, sans rien y changer. Les 77 pages de la « Préface à l'évolution italienne » mériteraient d'être traduites et commentées. C'est un chef-d'œuvre.

(17) *La Guerre secrète*. Paris, R. Laffont, 1962.

(18) Il convient toutefois de signaler d'autres bons ouvrages parus sur le même sujet : G. Bailey, *La guerre des services secrets soviétiques*, Paris, Plon (1962), plutôt historique. A. Tully, *C.I.A., Paris, Stock* (1962), qui explique comment fonctionne la Central Intelligence Agency, ses succès et ses échecs (Cuba). J.R. Bourcart, *L'espionnage soviétique*, Paris, Fayard, *Les grandes études historiques* (1961).

(19) *The University of Chicago Press*, 1961.

(20) P. Barton, *Périodisation de l'économie soviétique, Le Contrat social*, janv.-févr. 1962, vol. VI, n° 1, pp. 27-36.

(21) *The real National Income of Soviet Russia since 1928*, Harvard University Press, Cambridge, 1961.

tique, 1953-1960 (22) est un bon reportage qui peut retenir l'attention des non-spécialistes... et des spécialistes des autres disciplines. La bibliographie, pour sommaire qu'elle soit et se reconnaisse, est honnête et de bonne qualité. Quant aux « rapprochements des systèmes », (p. 238 et sv), M. Bordaz nourrit, mais pour d'autres motifs, des raisons de douter aussi pertinentes que celles avancées par le professeur P. Wiles, dans les quelques pages, d'une intelligence étincelante, qu'il a consacrées à la question (23).

\*  
\*\*

Sous un titre un peu trop voyant peut-être à mon goût, M. Michel Lubrano-Lavadera a publié une excellente étude sur l'organisation du commerce extérieur et l'aide économique soviétique aux pays sous-développés (24). Travail clair, solide, bien documenté. Les attraits (pour le Tiers-Monde) et les dangers (pour le Monde Atlantique) de la pénétration communiste sont soulignés avec beaucoup de force. Ses limites aussi d'ailleurs que tracent assez rapidement les moyens économiques et financiers, malgré tout assez restreints, de l'U.R.S.S. (qui est encore loin de pouvoir offrir du beurre et des canons à son peuple, et, a fortiori, aux autres peuples), la mauvaise qualité des produits offerts et l'arrogance doctrinaire de ses techniciens.

\*  
\*\*

Les conditions de travail en U.R.S.S. sont le fruit d'un voyage d'étude accompli par l'Association Nationale des Directeurs et Chefs du Personnel (A.N.D.C.P.) de France, en U.R.S.S. du 18 septembre au 2 octobre 1960 (25). Rapport clair, systématique, bien bâti, établi par des hommes qui savent voir clair, qui connaissent les réalités quotidiennes de l'entreprise dans leur pays et sont donc à même de comparer. Les méthodes de rémunération, l'hygiène, la sécurité, la formation des travailleurs, les conditions de vie individuelle (logement, alimentation, habillement, etc.) sont tour à tour étudiées sans préjugés — sinon, chose curieuse, favorables — mais sans trop d'illusions. Certains faits cités, certains chiffres, certaines affirmations mériteraient un examen plus approfondi.

C'est qu'il ne suffit pas de voir pour savoir. Avec le professeur G. Friedmann qui a préfacé l'ouvrage on souhaitera aux voyageurs d'effectuer un second voyage, « dans l'espoir qu'ils verront (...) la société soviétique sous un angle un peu différent et parfois plus réaliste ». Mais on ne peut nier le sérieux de cette enquête entreprise par des hommes « de bonne volonté ».

\*  
\*\*

Pour finir, j'aimerais signaler l'excellent Annuaire di Politica Internazionale que publie, sous la direction du professeur G. L. Bassani, l'Istituto per gli Studi di Politica Internazionale, de Milan (26) ; un volume de plus de 1.000 pages, fournissant de renseignements de tous ordres, chronologiques, économiques, juridiques, etc., qu'il n'est pas fréquent de trouver réunis, une bibliographie fort bien faite, d'innombrables documents, des études sérieuses et intelligentes, parmi lesquelles celle qui a pour titre « crise et reprise de dialogue entre les deux Blocs » (pp. 3-69) s'impose tout particulièrement à l'attention. Un très solide instrument de travail et de consultation.

\*  
\*\*

Les Editions en Langues Etrangères de Moscou viennent de publier, en 1962, un volume intitulé : « La politique extérieure de l'U.R.S.S. Principaux documents du Soviet Suprême, 1956-1962 » Le titre et l'origine de l'ouvrage indiquent clairement au lecteur occidental ce qu'il faut attendre de cette compilation sans originalité, mais d'un intérêt documentaire évident.

(22) Paris, Grasset, 1960. P. 275, tableau II, dernière colonne, il faut lire 28,5 et non 228,5.

(23) L'évolution des systèmes capitaliste et communiste est-elle convergente? Publié dans cette admirable série d'études « Futuribles » que fait paraître la Société d'Etudes et de Documentation économiques, industrielles et sociales SEDEIS (205, boulevard St-Denis, Paris 7<sup>e</sup>), n° 826, supplément 2, 10 juillet 1962. Dirigée par Bertrand de Jouvenel, cette collection constitue un des efforts les plus perspicaces qui soient pour comprendre ce que sera 1970 ou 1980.

(24) L'Ours dans la Bergerie. Paris, Berger-Levrault, 1960.

(25) Les Editions d'Organisation, Paris, 1961.

(26) Via Clerici, 5. Avec l'aide d'une pléiade de collaborateurs compétents. Introduction du professeur Mario Toscano, de Rome.

